

## *La souffrance : une porte vers le ciel ?*

Dominique JACQUEMIN <sup>1</sup>

**O**n a souvent reproché au christianisme une attitude dolo-riste, prônant la souffrance. Est-ce si vrai ? Et si ce ne l'est pas, la souffrance n'a-t-elle plus de « valeur », ne peut-elle plus être rédemptrice dans le sens où elle concernerait également le rapport de l'humain fragilisé par la maladie avec son Dieu ? Telle est la question que nous aimerions considérer ici, en cinq temps. Dans un premier temps, nous nous arrêterons brièvement à la notion de souffrance. Dans un deuxième temps, nous nous arrêterons à un texte de Jean-Paul II relatif à cette question. Ensuite, nous poserons un constat : la difficulté, dans notre société, de laisser une place à la question, au vécu de la souffrance. Ceci nous permettra, avant de conclure, de nous demander s'il n'existe plus, de nos jours, un « salut » pour la souffrance.

<sup>1</sup> Dominique JACQUEMIN est professeur agrégé de sciences humaines au Centre d'éthique médicale-Faculté de Médecine et de Maïeutique (Université catholique de Lille) et théologien, professeur de théologie morale (Université catholique de Louvain). Il est responsable du RIRESP (Réseau International de Recherche en Éthique, Spiritualité, Soins palliatifs). – Adresse : Grand-Place 45 Bte L3.01.01, B-1348 Louvain-la-Neuve ; courriel : dominique.jacquemin@uclouvain.be.

### *Un aiguillon difficile pour le christianisme*

Avant toute réflexion, il importe de donner une définition claire de la souffrance en lien avec la douleur pour indiquer dès le départ sa dimension d'expérience singulière touchant de nombreux registres de l'existence : « La douleur, en effet, n'est pas seulement physique. Expérience globale et bouleversante, elle intègre des éléments physiques, psychiques, sociaux et spirituels<sup>2</sup>. » Or, on a souvent reproché au christianisme de prôner la souffrance. Tel fut peut-être le cas avec le concept de « souffrance rédemptrice » sûrement mal compris mais, en même temps, bien des éléments vont à l'encontre de cette approche depuis le cri de révolte de Job. Le Christ, à travers l'ensemble de son ministère de guérison, n'a fait qu'une chose : tenter d'en relever l'humain d'un point de vue physique, psychique, social et religieux. La foi en sa mort-résurrection atteste également d'une volonté de Dieu d'arracher tout humain à cet enfermement. C'est ce qu'a pu traduire, depuis le début du christianisme, le souci des communautés chrétiennes et des ordres religieux à travers leurs œuvres d'hospitalité. De plus, il est important de reconnaître que l'Église fut précurseur en matière de prise en charge de la douleur et de la souffrance. En effet, dès 1957, avec une réelle longueur d'avance par rapport aux pratiques médicales de l'époque encore réticentes à un usage adapté de la morphine, le pape Pie XII insistait sur la nécessité de la prise en charge de la douleur : « Quels sont les motifs qui permettent dans les cas d'espèce d'éviter la douleur physique sans entrer en conflit avec une obligation grave ou avec l'idéal de la vie chrétienne ? On pourrait en énumérer un grand nombre ; mais, malgré leur diversité, ils se ramènent finalement au fait, qu'à la longue, la douleur empêche l'obtention de biens et d'intérêts supérieurs. Il peut se faire qu'elle soit préférable pour telle personne déterminée et dans telle situation concrète ; mais, en général, les dommages qu'elle provoque forcent les hommes à se défendre contre elle...<sup>3</sup> »

### *Doctrine chrétienne et souffrance*

En fait, quelle est la position de l'Église catholique sur cette question ? L'encyclique *Salvifici Doloris* (1984) du pape Jean-Paul II reste très instructrice à ce sujet. Tout d'abord, il faut reconnaître que le Christ

2 Cicely SANDERS, « L'hospice, un lieu de rencontre pour la science et la religion », dans COLLECTIF, *Le savant et la foi. Des scientifiques s'expriment*, Flammarion, Paris, 1989, p. 267.

3 PIE XII, « Problèmes religieux et moraux de l'analgésie » (1957), dans Patrick VERSPIEREN, *Biologie, médecine et éthique*, Le Centurion, Paris, 1987, p. 354.

ne cache pas à ceux qui le suivent un sens possible pour la souffrance : « Si quelqu'un veut venir à ma suite [...] qu'il se charge de sa croix chaque jour » (n° 25). On peut également s'arrêter à la parabole du Bon Samaritain où le Christ est à la fois celui qui, roué de coups, est laissé au bord de la route tout en même temps qu'il est celui qui relève, invitant à l'action<sup>4</sup>. L'encyclique invite ensuite à un lien possible entre la figure du Christ, sa souffrance, non comme une nécessité, un en-soi, mais comme une modalité, pour un croyant, de mettre sa propre expérience de souffrance en lien avec celle du Christ : « Si le premier grand chapitre de l'Évangile de la souffrance est écrit au cours des générations par ceux qui souffrent avec le Christ, en même temps que lui un autre chapitre de cet Évangile se déploie tout au long de l'histoire. Il est écrit par tous ceux *qui souffrent avec le Christ*, en unissant leurs souffrances humaines à sa souffrance salvifique. En eux, s'accomplit ce que les premiers témoins de la passion et de la Résurrection ont dit et ont écrit à propos de la participation aux souffrances du Christ » (n° 26). Notons, et c'est important à nos yeux, que ceux qui ont témoigné et écrit ont été témoins d'un double mouvement inséparable – lien entre ciel et terre ? – : être uni à la passion du Christ, c'est aussi toujours une attestation de la foi en son dépassement qu'est sa résurrection. Et la récente exhortation *Evangelii gaudium* (2013) du pape François situe cette dimension rédemptrice dans un horizon encore plus large que la seule expérience singulière de la souffrance : « Confesser que Jésus a donné son sang pour nous empêche de maintenir le moindre doute sur l'amour sans limite qui ennoblit tout être humain. Sa rédemption a une signification sociale parce que "dans le Christ, Dieu ne rachète pas seulement l'individu mais aussi les relations sociales entre les hommes" » (n° 178). Ces quelques éléments, même s'ils pourraient être étayés davantage, nous donnent à penser qu'il est légitime de continuer à parler d'un lien prudent, nuancé, ne s'imposant pas *a priori* en termes d'expérience au sujet croyant, entre souffrance et rédemption, d'un lien mystérieux entre terre et ciel.

### *La souffrance mise au banc des accusés*

Cependant, affirmer une signification possible à l'expérience de la souffrance est devenu tout à fait inconvenable au cœur de nos sociétés marquées, comme le dit E. Hirsch, par un refus de sens possible à cette dimension de la vie, particulièrement de la fin de vie : « [...] la fin de vie n'est plus perçue que dans ses expressions les plus extrêmes. Comme

4 « Si le Christ, sachant ce qu'il y a dans l'homme, souligne cette capacité émotive, c'est qu'il veut montrer l'importance de nos comportements face à la souffrance des autres » (S.D., n° 25).

une "souffrance totale" estimée incompatible avec une certaine idée des droits de la personne<sup>5</sup> ». Qu'il suffise ici de songer aux législations belges (loi relative à l'euthanasie de 2002) et françaises (Loi Claeys-Leonetti de 2016) visant, en relayant le souhait de bon nombre de nos contemporains ; à une « suppression » de toute souffrance au terme de l'existence. Bien sûr, nous l'avons vu, il faut tout mettre en œuvre pour soulager de la souffrance qui, en elle-même, n'a pas de sens. Mais, en même temps, ne pouvons-nous pas nous demander quelle est cette souffrance mise de nos jours au banc des accusés ?

C'est ce qu'a très bien mis en lumière, au cœur d'une clinique de la fin de vie, le docteur M. Desmet lorsqu'il s'interroge sur la mise en avant du concept de « souffrance réfractaire<sup>6</sup> » renvoyant à cette notion d'enfermement (enfer) ressenti par le malade, renvoyant peut-être davantage à une perte de sens – question psychique et spirituelle – qu'à une expérience de la souffrance physique en tant que telle. En effet, derrière le refus de toute souffrance, c'est d'abord une conception contemporaine de l'autonomie qui est à l'œuvre, celle-ci pouvant s'exercer dans l'affirmation du sens ou du non-sens de l'existence, cette dernière étant en lien avec une crainte de la souffrance à venir, que ce soit pour soi-même ou au regard de certaines situations familiales qui ont jadis impressionné face à une mauvaise prise en charge d'un proche souffrant de symptômes pénibles peu, voire pas rencontrés. Pour certains, cette crainte conduira à ne pas vouloir prolonger inutilement la vie ! Cette autonomie du patient fut certes mise en avant par la législation de 2002 relative aux droits du patient ; c'est une très bonne chose. C'est lorsque l'autonomie du patient s'impose comme un absolu dans la relation de soin que la situation se complique. Et ce rapport à une certaine perception de la souffrance n'est pas indépendant d'une histoire que chaque patient aura construit avec la médecine et son rapport à une certaine efficacité, comme si, lorsque cette dernière devient inefficace, il lui revenait de mettre en œuvre une ultime efficacité – celle de la mort – pour rencontrer l'autonomie du malade : « Ils ne veulent pas que la médecine s'acharne à les maintenir en vie dans des conditions que certains jugent inacceptables. Après avoir obtenu une amélioration de la qualité de leur vie, ils réclament une amélioration de la qualité de leur mort<sup>7</sup>. »

5 Emmanuel HIRSCH, « La sédation profonde et continue à l'épreuve de l'euthanasie », dans *Revue/Jusqu'à la mort accompagner la vie*, n° 124, mars 2016, p. 30.

6 Marc DESMET, *Euthanasie : waarom niet ? Pleidooi voor nuance en niet-weten*, Lannoo, Tielt, 2015, p. 81 et suiv.

7 Jean LEONETTI, *C'est ainsi que meurent les hommes*, Plon, Paris, 2015, p. 14.

Le rapport à la souffrance psychique pose également de plus en plus de problèmes au point qu'un ensemble de professionnels flamands ont, en décembre 2015, remis en cause l'application même de la loi<sup>8</sup>. En effet, 65 psychiatres, psychologues et professeurs d'université s'insurgent contre ce qu'ils estiment être une banalisation de la souffrance psychique puisque, en Belgique, sur 2 000 euthanasies par an, 2 à 3 % de ces dernières sont pratiquées pour des souffrances psychiques insupportables. On ne peut certes douter du vécu des personnes en ce qui concerne leurs propres souffrances mais il est loisible de s'interroger sur la manière dont se construit ce diagnostic de souffrance psychique. La dépression insuffisamment traitée en fait-elle partie ? L'accumulation de mal-être dans une existence peut-elle être assimilée à de la souffrance psychique réfractaire ? Le recours au terme de « situation désespérée » peut-il suffire alors qu'en termes d'accompagnement humain, social, spirituel tous les moyens n'ont pu réellement être mis en œuvre, quand il ne s'agit pas simplement de confusion entre troubles (momentanés) et souffrances psychiques (perdurant dans le temps) ?

Dans cet horizon psychique autant que physique pour esquisser ce que peut recouvrir l'expérience de la souffrance, on retrouve également un souhait de mort « confortable », dans un souhait de ne pas être une charge, un poids de trop longue durée pour ses proches, particulièrement dans ce contexte où la médecine soigne dans une durée de plus en plus longue. En effet, une personne gravement malade est toujours en lien avec un entourage qu'elle cherche plus ou moins à protéger. À ce sujet, celui d'un soulagement des proches, bien des simplismes circulent comme le rappelle R. Holcman : « Le lien entre malades, patients en fin de vie et familles est empreint de nombreux clichés et poncifs, l'image la plus complaisamment véhiculée étant celle d'un âge d'or révolu où l'on décédait paisiblement entouré et assisté par les siens. La réalité est bien plus complexe et, surtout, la question de la législation d'une mort anticipée par un tiers fait resurgir le caractère ambivalent du lien familial qui pourrait exprimer sa dimension la moins estimable dès lors que la précipitation des décès viendrait à être autorisée<sup>9</sup>. » Malgré cette mise en garde, force est de constater qu'un épuisement familial peut également être contributif à ce désir du patient d'en finir par excès de souffrance. En effet, une famille peut ne plus tenir devant une plainte, des symptômes mal contrôlés... Ceci se rencontre encore davantage auprès des familles qui gardent leur proche à domicile, certes dans une

8 [https://www.rtbf.be/info/societe/detail\\_l-euthanasie-en-raison-de-souffrances-psychiques-doit-cesser?id=9158593](https://www.rtbf.be/info/societe/detail_l-euthanasie-en-raison-de-souffrances-psychiques-doit-cesser?id=9158593) issu du journal *De Morgen* en date du 12 décembre 2015.

9 René HOLCMAN, *Inégaux devant la mort. « Droit à mourir », l'ultime injustice sociale*, Dunod, Paris, 2015, p. 57.



grande générosité initiale mais qui, dans une certaine usure et face à un réel appui – voulu ou non – craque physiquement, psychiquement quand ce n'est pas dans la référence au sens de ce qu'ils vivent. Et ceci, sans parler ici des contraintes économiques face auxquelles il ne faut pas se voiler la face. Derrière toutes ces dimensions, on peut assister, nous semble-t-il, à une difficulté de croire à une altérité de soi, du temps et de « la souffrance », attitude qui pourrait ouvrir un « ciel nouveau » à l'expérience de nos contemporains.

### *Plus de salut pour la souffrance ?*

Tout ceci devrait-il nous porter à croire qu'il n'existe plus aucun salut pour la souffrance comme si, en elle-même, elle ne pouvait être porteuse d'aucun sens, d'aucune signification humaine, sociale, spirituelle ou théologique ? C'est vrai qu'il s'agit d'une proposition malaisée dans l'horizon de « l'hôpital sans douleur » devenu, par un raccourci de sens, « hôpital sans souffrance », alors qu'il y va, de notre point de vue, d'une approche à redécouvrir si, théologiquement, on ne veut pas passer trop vite du Vendredi saint à Pâques comme si on ne pouvait ni nommer, ni vivre l'expérience de désappropriation du Samedi saint. Question que posent clairement les évêques belges : « Comment l'expérience chrétienne nous aide-t-elle à affronter la mort et la souffrance ? Quand nous fêtons la Pâque de Jésus, le Vendredi saint nous fait vivre le drame de la souffrance ; le Samedi saint, le mystère de la mort et de l'abandon ; le dimanche, la force de la résurrection. Comment le mystère pascal inspire-t-il notre vie et éclaire-t-il toute vie humaine ? Comment les institutions chrétiennes peuvent-elles proposer une attitude éthique par rapport à ces défis ?<sup>10</sup> » Plusieurs pistes pourront être évoquées. Nous en voyons au minimum trois.

La première est clinique et anthropologique. Il nous semblerait important de redécouvrir la valeur positive de l'agonie, l'*agonos* comme combat. Non pas qu'il s'agisse d'approcher de la mort et de mourir dans la souffrance mais de reconnaître cette dimension de lutte, de combat avant de se quitter soi-même et de quitter les siens comme une dimension normale de la fin de vie. S'arracher à la vie et à ses multiples attaches n'est certes pas facile, peut faire souffrir mais l'inverse, la tentation de sédaté ce moment, d'abaisser par les seules médications toute souffrance possible – particulièrement psychique et/ou spirituelle –, est-ce réellement un lieu de salut pour celui, celle qui se doit de vivre ce moment et pour son entourage ? Ceci nous renvoie

10 CONFÉRENCE ÉPISCOPALE DES ÉVÊQUES DE BELGIQUE, *L'euthanasie et ses enjeux*, déclaration du 22 janvier 2014.

à un deuxième élément, la notion de crise (*krisis*) comme opportunité de discernement. Comme le dit M. Desmet, « laisser venir le "mieux de la vie" et le "mieux de la mort"<sup>11</sup> » représente aussi une possibilité de laisser au temps, comme lieu actif, de faire son œuvre. Ceci n'est pas sans répercussion théologique si on accepte que, par l'incarnation, le temps lui-même se trouve habité par Dieu, faisant déjà du temps d'ici un temps possible du ciel, de Dieu et non une seule temporalité d'enfer<sup>12</sup>, comme enfermement et solitude. De la sorte, la concession à ce temps de la venue de la mort comme d'un temps possiblement sensé peut devenir, de notre point de vue, un temps éthique, autrement dit salubre par la possibilité offerte à autrui de s'y associer, dans un « combat » commun au cœur de la présence et de l'accompagnement.

Au regard de ces premiers éléments, nous dirions qu'à minima trois voies s'ouvrent pour une possibilité de salut pour la souffrance. Tout d'abord, et dans le registre le plus explicite, le vécu de la souffrance peut permettre à certaines personnes de s'associer à la mort et à la résurrection du Christ, faisant de cet événement pascal une opportunité de mise en lien spirituelle d'une expérience vécue. La notion de crise, comme descente au plus bas de soi<sup>13</sup>, peut également s'avérer salutaire dans sa dimension anthropologique et théologique : anthropologique comme opportunité d'appréhender au mieux qui est ce sujet souffrant que je suis et vis, théologiquement comme possibilité de laisser émerger la question même de Dieu au cœur de l'épreuve humaine. Enfin, c'est par son appel à une mutuelle reconnaissance dans la relation et l'accompagnement qu'une dimension de salut pourrait être nommée, dans ce nécessaire lien interhumain où l'autre, le proche se fait présent, disponible à la crise, au combat.

### *En conclusion : la souffrance entre ciel et terre*

Au terme de ce parcours, des éléments ont été posés pour répondre à notre question de départ : la souffrance est-elle une porte pour le ciel ? Nous dirions volontiers oui et non. Elle concerne le ciel dans la mesure où Dieu l'assume en son Fils, la vit et y descend, tout en même temps qu'il ne veut pas la souffrance pour l'humain. Elle est de la terre et du ciel dans la mesure où elle peut être salutaire : humainement par l'appel à l'engagement de l'autre qu'elle sollicite, par le parcours de discernement qu'elle inaugure, mais également « du

<sup>11</sup> Marc DESMET, *op. cit.*, p. 171.

<sup>12</sup> François KABEYA, « Laisser advenir la vie en son temps », dans *Mélanges de Science religieuse*, 72, octobre-décembre 2015, p. 45-55.

<sup>13</sup> Maurice BELLET, *La traversée de l'en-bas*, Bayard, Paris, 2013.

ciel », non en termes d'*apriori* nécessaire, mais comme expérience possiblement salutaire lorsqu'elle est mise en lien avec la personne du Christ. Et l'enfer, peut-être serait-ce la non-opportunité offerte à nos contemporains de découvrir ces modalités de sens plausiblement à vivre !

En effet, par sa souffrance et sa mort, Jésus veut déployer, comme y insiste M. Gourgès<sup>14</sup>, une triple fidélité salutaire de notre point de vue, faisant un pont entre le ciel et la terre : une fidélité au Père, aux pécheurs et aux pauvres. Le service de Dieu à l'humain va jusqu'à se donner en croix (Lc 13, 31-33 et Ph 2, 6-8), sur cette dernière, et dans sa souffrance, Jésus s'identifie aux plus pauvres ; par son ministère, et jusqu'à la croix, Jésus se donne aux pécheurs (Mc 14, 41). Ceci nous donne de croire qu'il existe bien une dimension de salut à la souffrance si cette dernière n'est pas d'abord un « pour elle-même ». Pour reprendre les mots du même auteur<sup>15</sup>, le christianisme n'est ni un masochisme, ni un dolorisme ou une résignation, encore moins une évasion ou une explication ; ceci nous paraît essentiel pour situer à sa juste place la souffrance entre ciel et terre ! En effet, pour être pleinement de la terre, il est manifeste que la souffrance ne peut être recherchée pour elle-même ; ce serait un non-sens aussi au regard de la foi chrétienne car, par la résurrection, la souffrance n'est pas un point final. Si un dolorisme a pu parfois être prôné, faisant de la souffrance un « lieu du ciel », il importe de reconnaître en même temps que les récits bibliques sont très discrets, voire même avarés en description : « Pas plus qu'elle n'incline à voir dans la souffrance un idéal, la référence à l'expérience de Jésus n'amènera pas à en valoriser le poids ou la quantité en eux-mêmes : "quand je livrerais mon corps aux flammes, s'il me manque l'amour, cela ne vaut rien" (1 Co 13, 3b)<sup>16</sup>. » La souffrance n'est pas non plus pour le Christ une expérience de résignation, il ne subit pas mais se donne. Le rapport à la souffrance, pour être salutaire, n'est pas non plus évasion mais plein engagement humain – de la terre – et du Christ qui ne partage pas à moitié l'expérience humaine : « ... il s'est vidé de lui-même [...] devenant semblable aux hommes et, par son aspect, il était reconnu comme un homme » (Ph 2, 7). Il existe manifestement un registre chrétien comme un appel à faire face à la souffrance, à mystérieusement aussi s'y confronter et la vivre comme un possible espace de grâce sans pour autant la rechercher pour elle-même. Bien sûr, ces quelques réflexions relatives à la souffrance « entre ciel et

<sup>14</sup> Michel GOURGES, *Jésus devant sa passion et sa mort*, Cerf, coll. Cahiers Évangile 30, Paris, 1979, p. 57 et suiv.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 60-63.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 61.



*La souffrance : une porte vers le ciel ?*

terre » ne resteront que des mots face à celles et ceux qui, confrontés au mystère de la souffrance, tentent de la soigner, de la vivre et de l'accompagner.

---

SUFFERING: A GATEWAY TO HEAVEN?

---

At the heart of a society that dreads suffering, Christianity has often been reproached for adopting a dolorist attitude that advocates suffering. Is this really so? And if not, does that mean suffering has no more "meaning", can it no longer be redemptive in the sense that it also affects the relationship of the weak and vulnerable human being with God? Through a discussion of the notion of crisis elicited by the experience of agony, with the possibility of finding in it the presence of God and engagement with others, the author restores a salvific dimension to suffering, situating it potentially between heaven and earth.